

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * **Cheval peint** * CLAUDE FAVRE

---> PAGE 14 * **Nanodrame 24** * JEAN-FRANÇOIS MAGRE

---> PAGE 26 * **U4** * VINCENT VILLEMINOT, CAROLE TRÉBOR, YVES GREVET, FLORENCE HINCKEL

---> PAGE 38 * LES CHRONIQUES

* **Les Dames blanches**

* **Mon ami le banc**

* **BRÈVE NUMÉRIQUE**



Cheval peint © Claude Favre

Nanodrame 24 © Jean-François Magre

U4 : prélégues © Vincent Villemine, Carole Tréber,

Yves Grevet, Florence Hinckel et Nathan/Syros.

La Marelle remercie tous les auteurs pour leurs contributions,
ainsi que les éditions Nathan/Syros.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

C'est un texte ambitieux et passionnant que nous propose la poète Claude Favre en ouverture de ce numéro. Un texte à l'écoute du monde, de ses bruits et de ses fureurs, et qui résonne des mots d'écrivains et de poètes dont la lecture permet de traverser une nuit d'orage, ou une vie d'infortune. Un texte nourri aussi de l'écoute de soi, de silences, de rêves et de chants intérieurs... Et qui, dans son corps même, sa matière graphique et typographique, se métamorphose, joue des espaces et des signes, tremble et se cabre.

Jean-François Magre, premier lauréat de notre résidence d'écriture numérique, nous propose ensuite un *nanodrame* inédit. Résultat de frictions, d'interférences et de va-et-vient entre plusieurs nébuleuses, un *nanodrame* est en général conçu pour être lu « en numérique », pour permettre aux lecteurs de jouer des apparitions et des disparitions d'un ensemble textes-images qui doit se lire (se déchiffrer) simultanément. Celui publié ici tente de recréer ce jeu numérique... au format papier !

Enfin, c'est à la découverte d'un univers imaginé par un collectif d'auteurs « jeunesse » passionnés de science-fiction que nous convions les lecteurs. Vincent Villeminot, Carole Trébor, Yves Grevet et Florence Hinckel, en résidence à La Marelle en 2014, y ont en effet construit une histoire en quatre romans publiés sous le même titre, *U4*, emmenés chacun par un narrateur singulier. Les biographies de ses quatre adolescents constituent une sorte de prologue à un univers qui revisite avec délectation tant le genre post-apocalyptique que le roman d'apprentissage.

Il faut terminer cet éditto par une triste nouvelle. Ce sixième numéro de *La première chose que je peux vous dire...* est en effet le dernier à paraître sous cette forme.

Malgré les soutiens que nous avons reçus, les abonnements spontanés d'une partie de nos lecteurs (merci !), et la satisfaction des auteurs publiés, nous devons mettre fin à cette entreprise. Nous n'avons en effet plus les moyens financiers de fabriquer sous cette forme cette revue, que nous avons entièrement pris à notre charge depuis le départ, sans aucune aide 3
privée ou publique. Nous le regrettons, et nous en excusons auprès des fidèles qui nous ont suivis et encouragés.

Mais nous imaginons déjà une formule différente qui nous permettra de publier, dès janvier 2016, un texte inédit de chaque nouvel écrivain accueilli en résidence à La Marelle, accompagné d'un portrait insolite et de quelques surprises. Un objet plus léger mais que nous continuerons à fabriquer avec soin, et qui aura une parution plus fréquente.

À suivre, donc !

Pascal Jourdana

Cheval peint

(extrait)

Claude Favre



J'avais commencé au début de l'année 2014 un texte dans le seul compagnonnage d'un poète japonais traduit en français, Gôzô Yoshimashu, véritable sismographe de son pays, dont l'écriture est très éloignée de la mienne, qui m'étonnait, et le lisant, le relisant, je finissais par en savoir des passages entiers, par cœur comme on dit, et j'écrivais un peu sur ce que c'est que d'apprendre par cœur et sur l'acte même de la lecture, sur cette expérience cérébrale et sensorielle complexe qui reste à mes yeux, mes sens, extra-ordinaire, lorsque la tempête de février a arraché le toit de ma caravane. Le texte s'en est trouvé secoué, j'étais de plus attentive aux bruits du temps selon l'expression de mon poète allié, Ossip Mandelstam. Et je n'ai pas pu faire autrement qu'un travail de scribe tout l'été, alors que des bombes-barils tombaient du ciel en Syrie, que des guerres se déchaînaient. Cela donne un texte secoué, c'est le mot le plus adéquat, fou comme le monde est fou, faisant 30 pages de janvier à juin, et 150 à la fin de l'été... En voici un extrait.

5

après, il y a eu un avant, des prémices

après, c'est maintenant, et après aussi

après Orphée, qui vient toujours d'ailleurs, un peu d'autour, du névralgique, les mots aussi, arrachés

en Serbie, pluies extrêmes de printemps, torrentielles, où

avant que le grand sud ne soit plus au nord que le nord,
qu'il soit temps, tant que *Ce n'était pas la Mort puisque j'étais/Debout/Et que tous les morts sont couchés*

À Alep, l'espoir c'est le mauvais temps . là où je suis
serait la vie .

le ciel brouillé . pour nous, moche, pour eux,
d'espoir . qu'il pleuve

empêcher les "bombes-barils" larguées par les hélicoptères
de l'armée de Bachar-Al-Assad

depuis des mois des mois des mois des mois qu'est-ce qui
rend fou

Ressantant la gravitation des étoiles, j'étends mon antenne, je suis licorne, avant, une feuille qui tombe, que nul
n'entend

À Taksim, il suffit, Maidan, il suffit, Homs, Suffit . un
enfant, tombe .

6

un enfant tombe, combien de signes/article/argent, Mademoiselle la journaliste, à son corps défendant

plus, s'il meurt

ici, elle meurt maintenant (à côté d'autres, Mademoiselle la journaliste (Camille Lepage, nombre d'anonymes) (dire les noms des morts)

parce que le monde comme il ne va pas

parce que de soubresauts minés, toupie folle, à sa perte

parce que nous n'entendons, pas, écoutons mal, *le bruit du temps*, plus que des bruits, explosions grondements, des sirènes, des hurlements, etc. etc.

Parce que la Syrie n'est plus la Syrie. C'est un asile de fous.

re[comment, re[comme pas comme, en bouche en tête, des mots des autres, chaque fois : différents, il y va des frontières comme des métamorphoses

re[c[h]ommencer

cauchemars, nul endroit que, perdue (rompue d'acouphènes, je mâche le bruit de la mer, j'entends des voix) le monde à vivre tissu noirci

toutes ces choses, il faut les dire (Goya et la poussière, et le vent le vent le vent)

accueillie, les enfants rient, je ris, un peu de cette force, quelques rites

des mots dans les mouchoirs, toutes ces choses l'air de pas

et les fonds marins bousculés, dingüés de plusieurs tonnes, et les algues arrachées, les goémoniers ne savent plus comment

7

Emily lit Shakespeare, un jaguar pour Lautréamont, aujourd'hui ciel de sang à Homs, c'est où, Homs

s'en sortir, d'avec toutes nos têtes, de par le monde, perdus par nous

faire, de toutes les façons, la tête avec et hors quelques mots, n'est question d'un espoir, on agit, ce n'est rien surtout, ce n'est rien

cheval rêve, pas un vœu, mais, tenir

tenant lieu de [de]

et tenir sagesse, contre le vent tenir, re[commencer

Contempler l'îlot de sable qui émerge, mes yeux mêmes sont mon îlot de sable

après que, combien d'après que, la maison n'est pas la maison, une orange, des souvenirs, en caravane brinqueballes

j'épluche l'espoir en spirales continues . presque .

6 mois après, racontez-moi, zones côtières de l'île de Leyte, après des promesses d'aide aux Philippines, bidonvilles, je crains les hommes

6 mois après, détournement de millions de dollars, promoteurs immobiliers, expropriation des familles pauvres du littoral, construction de complexes hôteliers, on dit quoi aux enfants

8

je crains les hommes

Depuis l'invention de la poudre, les anges ne bivouaquent plus

ces signes balancés/Monsieur le journaliste tendant l'oreille, entré par les égoûts dans Homs

ce que c'est, appréhender, le désastre, quand sa propre chute n'est qu'un naufrage de peu

ailleurs c'est où, et comment, ailleurs

comment ailleurs, vivre broie [mythe est une opération,
mythe n'est pas une substance, la mort broie]

et *petit ver à soie blanc*, s'inventer des langues un récit,
pour commencer . sauter une case .

aujourd'hui, avec l'envie d'approcher la langue de la
voix de Gôzô, en déséquilibre

plus un jeu qu'un leurre, avec les enfants, je trouble les
mots, on rit

mots de Gôzô récités, re[cités] [La citation est une cigale]

sismographier, après que

après, le mot résonne, fréquent, à prêter l'oreille, le monde
du bruit ça toujours après

après j'entends des mots d'avant, les mots pas comme

d'entre les mots, à l'abrupt d'une syllabe, comment ça donne,
en/vie

les rebuts, carcasses [les livres avec leurs mots les nôtres]

quels livres, quels rafiots de tempêtes, est-ce que les otages
français en Syrie peuvent lire

est-ce que les otages syriens en Syrie, vivent, et comment,
qu'est-ce qui, en nous, résonne du pas comme, nous, pas comme

9

à plusieurs, ils ont cherché pour moi nouvelle caravane,
elle est si, l'air d'ailleurs, du temps à force souvenirs, on
se met au travail, déblaie, vire, râle, feu des restes rebuts,
reconstruire, les épaules d'attention, torsion des corps, on
s'essouffle

mais jamais sans le chant, rire aussi

à plusieurs j'entends, autrement

notamment les voix, les gorges, les onomatopées de Gôzô,
les oreilles limpides s'éveillent

aussi je m'en vais à, apprendre la, le, que je ne, mais tenter, aux 4 vents

quelques hiragana, signes brefs, cursifs, gestes, dans le ciel

pour commencer

[hors . se construit presque toujours avec la préposition . de .]

de m'avaler toute [de] je pense aux peuples qui ne rêvent que d'écrire *petite planche en bois tenant lieu de cheval réel* [de] *accrochée à l'air, elle ne le lâche plus, un extrait, une cigale*

recommencer si une feuille tombe

la résonance, mots de la résonance (avril/Rwanda/Cambodge, etc. etc.)

désertant, décapant (Jacques Dupin) . ses mots m'avaient accompagnée un temps, à les relire les apprendre, les yeux fermés .

et la résonance monde, je ne peux pas ne pas, une feuille qui tombe, la voix de Gôzô et ses mots par cœur

entre des mots rromani mêlés français, la côte a reculé de plusieurs mètres, coups le vent, houle folle, vagues du jamais vu à Sein qui souvent voit sa fin, s'approche

Le courant de la vie s'écoule dans les méandres du/Monde je ne vois que du noir

et si le monde d'ailleurs ma mesure, et si, les épaves sous
mon pied, ma mesure, et si petit naufrage était inclus si
dans l'autre [mal armé en question de l'idée]

Tienamen est une date indicible

*Madame, dit la Duègne avec sa face d'ombre à la petite
fille étonnée et rêvant, tout sur terre appartient au Prin-
ce, hors le vent*

et le vent est le mot qui dit et ne dit pas, comment Made-
moiselle/Monsieur les poètes, comment

et le sentiment que j'ai, sous perfusion de Gôzô, si je de-
vais mourir

montant la colline-de-je-vous-attend [Si c'est là "dormir"]

[ex-voto suscepto, ou propitiatoire : répliques bateau, grée-
ment, broderies, cordage, cailloux dans la bouche, cham-
pignon atomique, etc. etc.]

acouphènes, *Ciel est une feuille d'annonce*

les îles Kiribati, Tuvalu, Marshall, Maldives, vont dispa-
raître : salinisation des terres, mortalité des coraux, ris-
ques de submersion importante, voire totale, à l'horizon de
quelques décennies

notre pollution

Si c'est là "mourir"

11

jeudi 17 avril 1 140 morts dans un séisme en Chine

1 500 le lundi, dire les morts . avec quels mots .

pas même propitiatoire les croyances ne rendent rien, et
savoir les croyances = croyances

et se rendre favorable à l'homme, au monde

dire les morts, dire des mots, innommables, et les morts
dénombrer les morts, on compte, ça on compte, compte
on compte

on compte

l'innommable se prononce dans toutes les langues

je ne comprends rien [pour Descartes, la beauté des
tempêtes]

à, tenter de

après que, aussi je lis ce que je trouve, à lire un tantinet
ne me, trouve à perdre à lire trouve un peu (plus de temps
ni notion de)

et Gôzô, rescapé dans ma poche (pas si innocente que ça),
*pêcheurs Kompira, voyez-vous un endroit dans le ciel où
accrocher cet ex-voto,-----*

parce que c'était lui, juste avant que, avec ses mots à
ne pas les comprendre, qu'est-ce qu'à ce monde à ne pas

et vivre

aller plus loin, ne pas attendre, plus loin, avant

Extrait de *Cheval peint*, en bonne compagnie
de (par ordre d'apparition mais en vrac tout de même)
Emily Dickinson, Gôzô Yoshimasu, Francesca Borri,
Friedrich Schiller, Ossip Mandelstam, Frank Smith,
Victor Hugo.

Claude Favre

En résidence à La Marelle en novembre et décembre 2015.

Claude Favre est poète et performeuse.

*Elle propose régulièrement des ateliers de lecture
et travaille avec des musiciens ou d'autres artistes.*

*Elle organise des stages « Musique et Vix »
pour musiciens et lecteurs, en particulier
avec Dominique Pifarély.*

*Elle a été membre de remue.net et est collaboratrice
régulière des Cahiers Critiques de Poésie au CipM.*

Nanodrame 24

Jean-François Magre

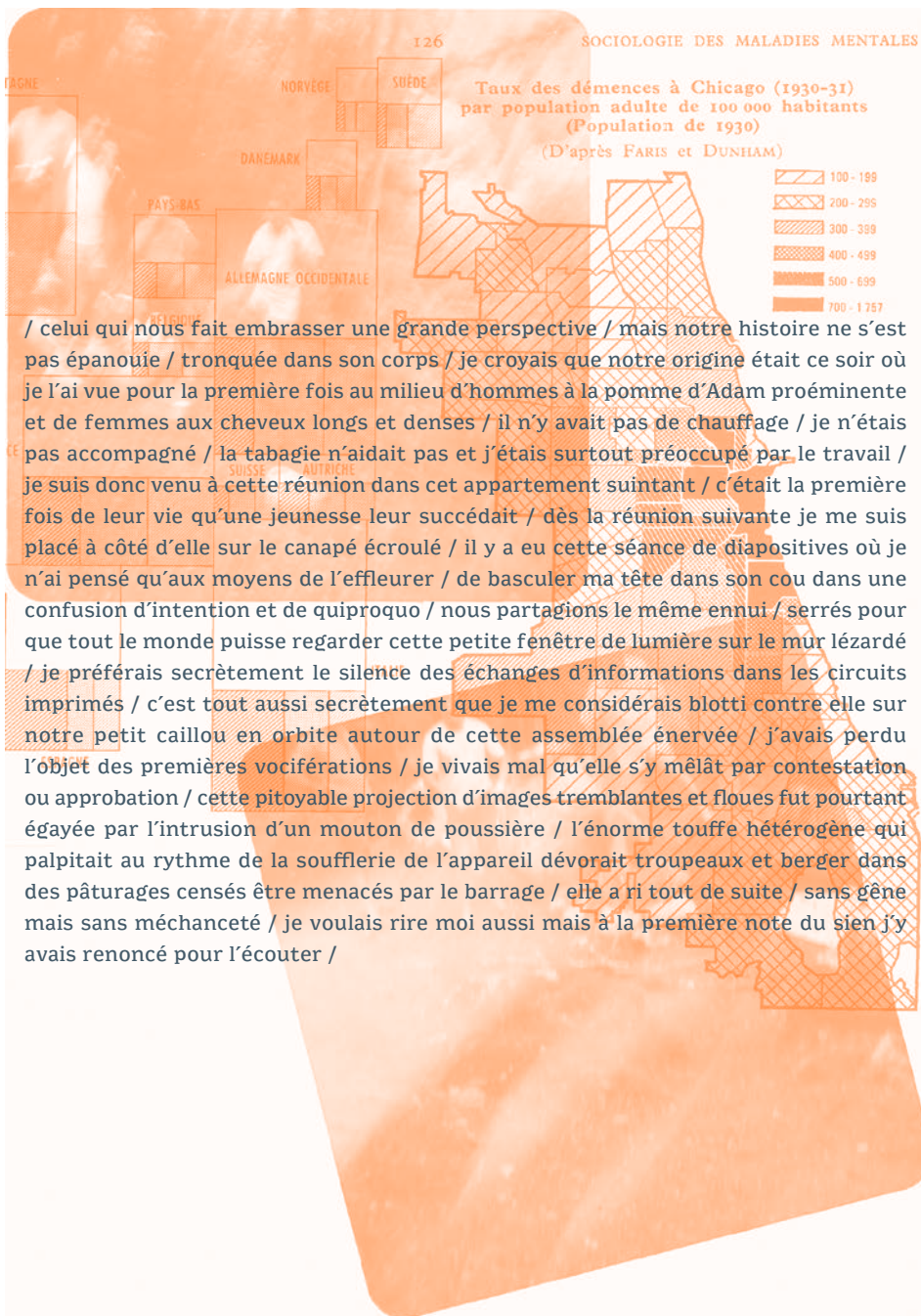


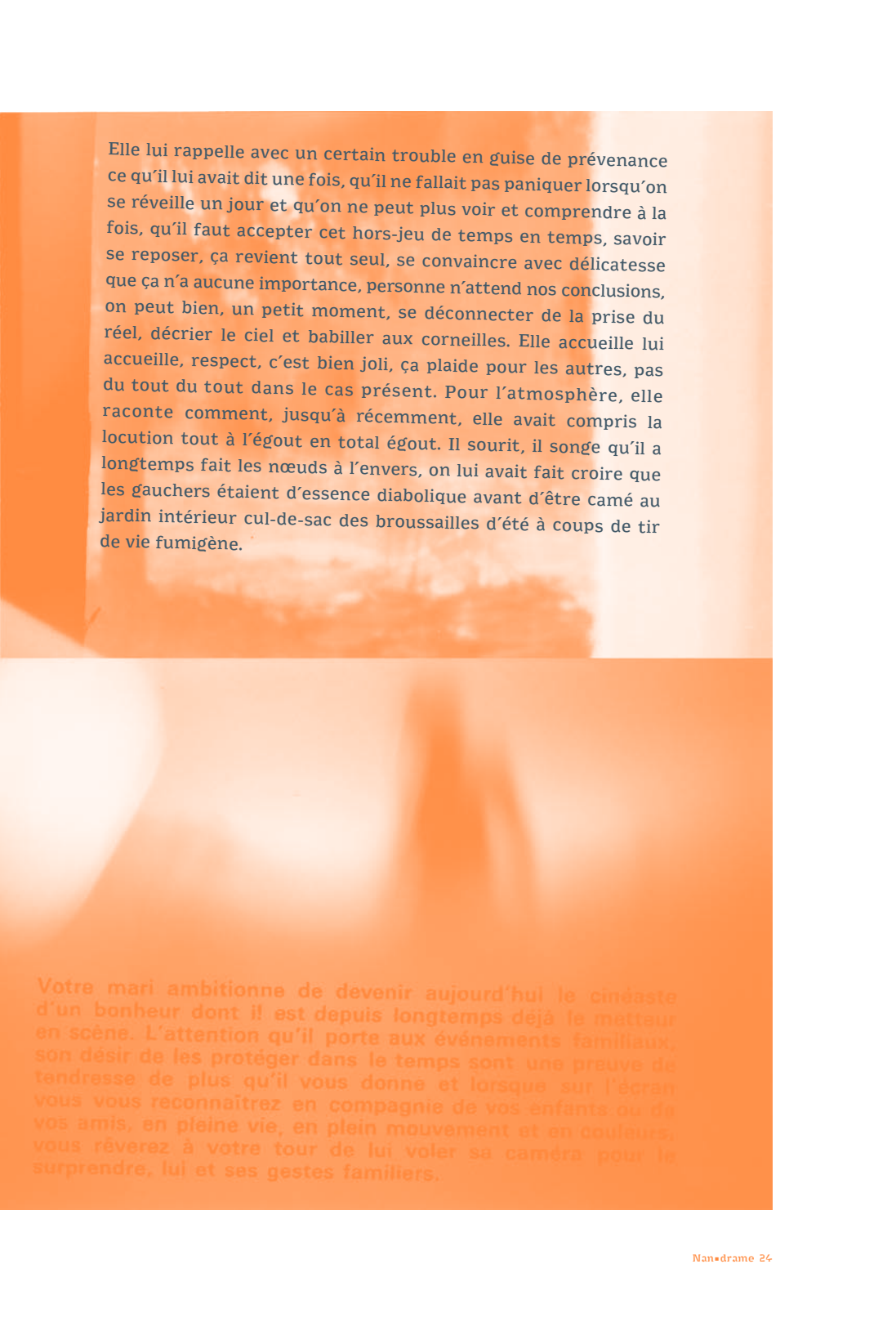
PERDU le 1/5/2014

DISQUE DUR externe

500 GO, USB 2 + 2 fire wire

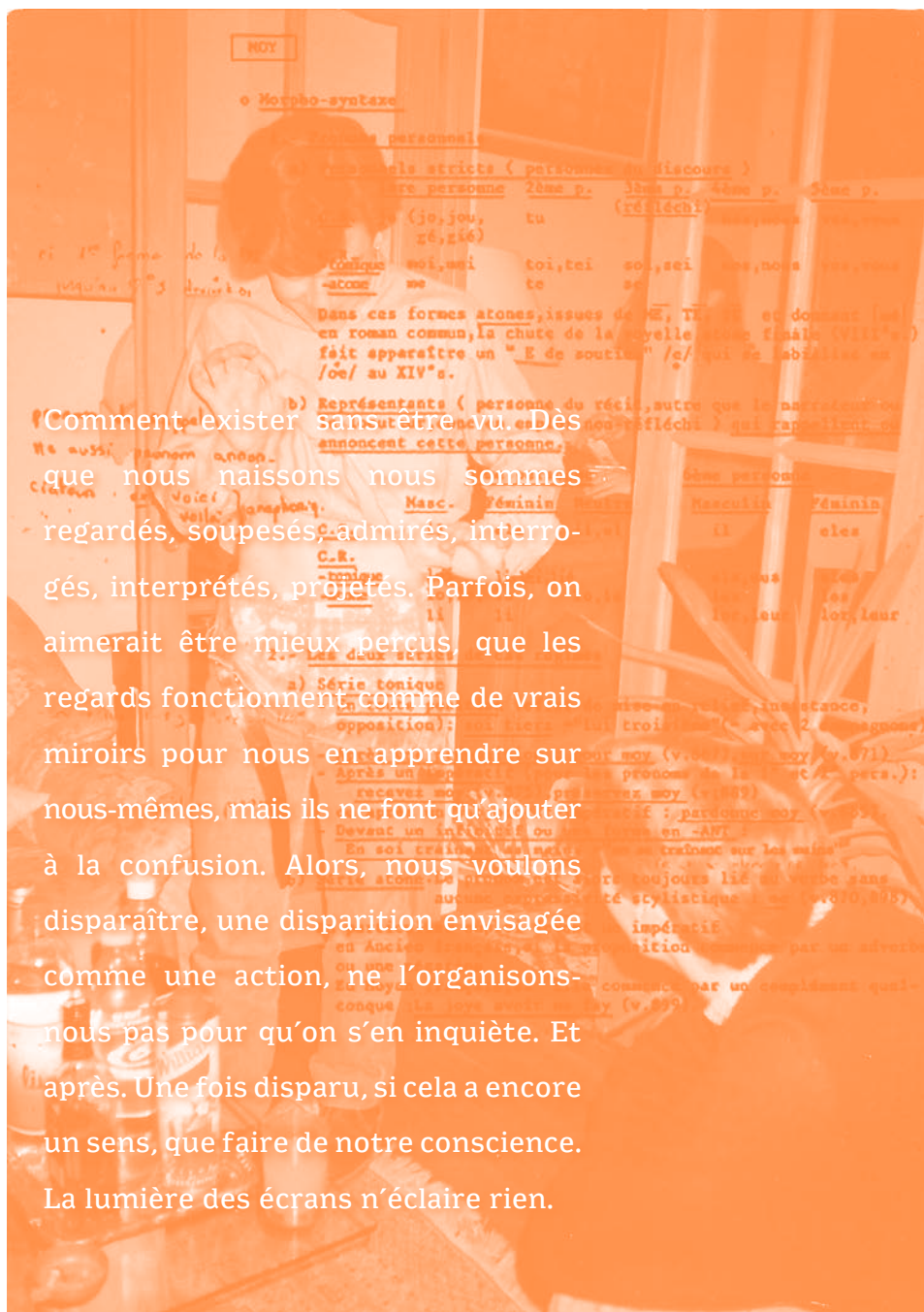
RÉCOMPENSE au 06 81 23 5





Elle lui rappelle avec un certain trouble en guise de prévenance ce qu'il lui avait dit une fois, qu'il ne fallait pas paniquer lorsqu'on se réveille un jour et qu'on ne peut plus voir et comprendre à la fois, qu'il faut accepter cet hors-jeu de temps en temps, savoir se reposer, ça revient tout seul, se convaincre avec délicatesse que ça n'a aucune importance, personne n'attend nos conclusions, on peut bien, un petit moment, se déconnecter de la prise du réel, décrier le ciel et babiller aux corneilles. Elle accueille lui accueille, respect, c'est bien joli, ça plaide pour les autres, pas du tout du tout dans le cas présent. Pour l'atmosphère, elle raconte comment, jusqu'à récemment, elle avait compris la locution tout à l'égout en total égout. Il sourit, il songe qu'il a longtemps fait les nœuds à l'envers, on lui avait fait croire que les gauchers étaient d'essence diabolique avant d'être camé au jardin intérieur cul-de-sac des broussailles d'été à coups de tir de vie fumigène.

Votre mari ambitionne de devenir aujourd'hui le cinéaste d'un bonheur dont il est depuis longtemps déjà le metteur en scène. L'attention qu'il porte aux événements familiaux, son désir de les protéger dans le temps sont une preuve de tendresse de plus qu'il vous donne et lorsque sur l'écran vous vous reconnaîtrez en compagnie de vos enfants ou de vos amis, en pleine vie, en plein mouvement et en couleurs, vous rêverez à votre tour de lui voler sa caméra pour le surprendre, lui et ses gestes familiers.



MOY

o Morpho-syntaxe

1. Personne personnelle

a) Personnels stricts (personnes du discours)

1ère p.	2ème p.	3ème p.	4ème p.	5ème p.
je (jo, jou, zé, zié)	tu (réfléchi)	il	elle	on
moi, moi	toi, toi	soi, soi	nous, nous	vous, vous
-acome	te	se		

Dans ces formes atones, issues de *ME*, *TE*, *SE* et donnant lieu en roman commun, la chute de la voyelle atone finale (*Will's*) fait apparaître un "E de soutien" /e/ qui se labialise en /œ/ au XIV^es.

b) Représentants (personne du récit, autre que le narrateur ou l'annonciateur)

Comment exister sans être vu. Dès que nous naissons nous sommes

regardés, soupesés, admirés, interrogés, interprétés, projetés. Parfois, on aimerait être mieux perçus que les

regards fonctionnent comme de vrais miroirs pour nous en apprendre sur nous-mêmes, mais ils ne font qu'ajouter à la confusion. Alors, nous voulons disparaître, une disparition envisagée comme une action, ne l'organisons-nous pas pour qu'on s'en inquiète. Et après. Une fois disparu, si cela a encore un sens, que faire de notre conscience. La lumière des écrans n'éclaire rien.

2. Les deux séries

C.R.	1ère p.	2ème p.	3ème p.	4ème p.	5ème p.
-tonique	je	tu	il	elle	on
-acome	moi	toi	soi	nous	vous

a) Série tonique

En soi, la série tonique est liée à l'opposition: moi tiers - lui troisième (avec 2 pronoms)

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous

Après un impératif, les pronoms de la 1ère et 2ème p. sont: je, tu, moi, toi, nous, vous



les tirages brillants m'aveuglent
ou l'année suivante

les pages en papier glacé du catalogue
les lettres noires comme du carbone scintillent sous la lampe de bureau

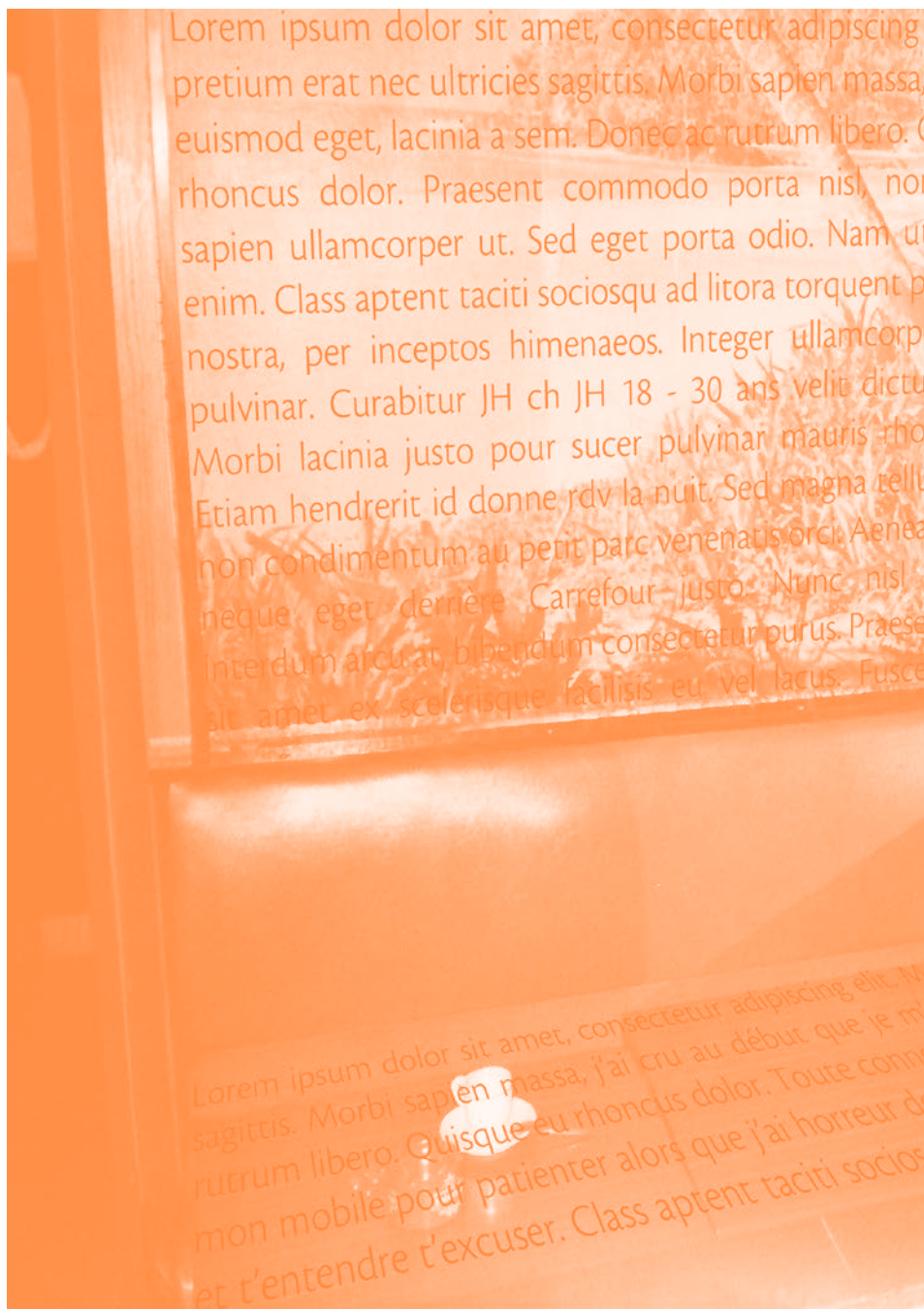
on en a ramené un halo blanc cette année-là
où était-ce déjà
le soleil brille à nouveau dans le nuage

il avait plu sur le circuit
la course avait été interrompue

ils ont diffusé des images de l'année précédente
pour meubler

trop de grain
un tiens vaut mieux que deux tue-l'aura
la mémoire en veille

dans les étoiles filantes de l'économiseur



elit. Morbi
sodales eu
Quisque eu
n convallis
t tincidunt
er conubia
er tempus
m laoreet
ncus eget
s, posuere
n vehicula
mi, porta
n et lacus
sit amet
Lorem ipsum dolor sit
amet, consectetur adi-
piscing elit. Morbi
pretium erat nec ultric-
cies sagittis. Morbi
sapien massa, sodales eu
eiusmodi eget, lacinia a
sem. Donec ac rutrum
libero. Quisque eu
honus dolor. Praesent
commodo porta. Nisi
non convallis sapien
nullam corpor ut. Sed eget
porta odio. Nam ut tin-
cidunt enim. Class

orbi pretium erat nec ultric-
étais trompée de ça. Donc ça
e sans journal, obligé de taper sur
e ça. Sed eget porta odio. Nisi capies
equ ad litora torquent per conubia nostra

Il vaut mieux encore ça que de ne plus être capable de comprendre. Vous réfutez. Vous me reprochez de n'entendre que ce que je veux, mais je ne veux rien, ça s'affiche tout seul, il y a de la place dans le vide que vous ne comblez pas.

Vous ne déposez rien en moi et vous ne pouvez pas m'offrir cet incompréhensible si doux. J'en consigne dans mon carnet, je vous l'ai montré, mais ça ne vous a pas fait rire.

Vous ne captez pas mon attention, à moins de gifles qui m'envoient la tête plus ailleurs encore. Les phrases m'endorment, écrites, dites, inscrites, enchaînées, dévidées, déployées. Il n'y a que l'incompréhensible qui me réveille.

Vous l'avez pris, retourné, écartelé et jeté dans le ruisseau. L'encre a fait comme un rond de fumée. À quoi bon ce que vous pouvez me faire, ma peau marque mais je ne retiens pas.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

0

Jean-François Magre
En résidence à La Marelle en mai 2013,
premier lauréat de l'appel à projets
« Résidence d'écriture numérique ».

Jean-François Magre est né en 1972 à Toulouse.
Il a fait un DEUG de Lettres modernes, et a obtenu
une Maîtrise à l'École Supérieure d'Audi-visuel
de Toulouse en 1998. Parmi ses publications,
on peut citer Bain prolongé, récit, éditions HACHE,
2004. Il a également fait paraître textes et photos
dans différentes revues (La mer gelée, Rouge déclin,
Dératisme, La revue du Grand Os et dépliée,
du collectif de photographes f de photosphère),
réalisé des vidéos et installations.

U4 : prologues

Vincent Villeminot, Carole Trébor,
Yves Grevet, Florence Hinckel



Nous arrivons à Marseille un jour d'avril 2014. Auteurs français de « littérature jeunesse », nous nous retrouvons à La Marelle, pour une inédite « résidence d'écriture transfictionnelle ».

De quoi s'agit-il ?

Nous sommes quatre, deux garçons et deux filles, comme nos héros adolescents. Nous débarquons avec les premiers tiers de nos quatre romans déjà écrits.

Désormais, nos personnages vont devoir faire irruption dans les romans des autres, les bousculer. Il s'agit d'écrire côte à côte la suite de nos quatre récits subjectifs, menés à la première personne : les protagonistes vont se rencontrer, s'épauler ; ils vont transformer, susciter, subvertir les plans de chaque auteur.

U4, c'est quoi ?

D'abord, le nom d'un filovirus méningé, d'une virulence foudroyante, qui tue en quarante heures ceux qu'il infecte. La pandémie mondiale s'est déclenchée dix jours avant nos premiers chapitres. Quand nos histoires débutent, les cadavres jonchent les rues ; la nourriture et l'eau potable commencent à manquer ; l'électricité et les réseaux de communication s'éteignent. Seuls les adolescents de trois cohortes d'âge, entre quinze et dix-huit ans, semblent mystérieusement épargnés...

U4, c'est aussi l'histoire de quatre adolescents égarés dans cette catastrophe et mus par un espoir déraisonnable - celui de revenir en arrière pour empêcher la catastrophe.

U4, ce sont donc quatre romans comme autant de road movies, qui portent le nom de leurs héros et dont les personnages se croisent, s'aiment, s'affrontent. Quatre titres qui sortent, chacun sous la plume d'un auteur, le 27 août 2015.

27

Les quatre textes que nous vous présentons ne figurent pas dans nos romans. Ce sont les premières lignes que chacun a écrites pour faire la connaissance de « son » personnage ; pour le présenter aussi aux trois autres auteurs et aux deux éditeurs (Nathan et Syros) de la série *U4*.

Ce sont donc quatre prologues, dans tous les sens du terme.

— Stéphane

Je m'appelle Stéphane et je suis une fille.

C'est comme une erreur que mes parents auraient commise au départ, ou peut-être est-ce moi qui me suis trompée, peut-être aurais-je dû naître différente - je veux dire, différent... Mais on ne m'a pas laissé le choix sur ce point.

On ne m'a pas demandé davantage si je voulais de ce prénom soi-disant mixte, qui provoque les malentendus, parfois les moqueries. On ne m'a pas expliqué si c'était à cause de cela que je ressemblais un peu trop à un garçon - cette poitrine trop plate pour mes dix-sept ans, le nez trop long et les sourcils trop fournis, et ces cheveux, aussi, gris plus que châtain, raides et si rebelles que je préfère les couper court, « à la garçonne », comme le fait mon père.

Ma mère trouve que je lui ressemble. Tellement.

Dans sa bouche, ce n'est pas un compliment. Au cours des six dernières années, elle me l'a répété si souvent, j'ai fini par le croire, puis par comprendre qu'elle me le reprochait. Moi, j'en suis fière. J'en étais fière.

Ils se sont séparés l'année de mes onze ans. Mon père l'avait trompée, a-t-elle expliqué. Il n'a rien répliqué, ce soir-là. Sans doute était-ce vrai.

Il est parti.

Pendant six ans, j'ai vécu avec elle et avec mon frère Nathan, de cinq ans mon cadet. Mon père a quitté Paris immédiatement après avoir déserté la maison, pour son nouveau poste au laboratoire P4 de Gerland, à Lyon - et nous nous revoyions épisodiquement, pendant les rares vacances qu'il arrivait à distraire à la recherche médicale.

28

Maintenant, depuis deux semaines, je vis avec lui.

C'est de ma faute, prétend ma mère. C'est à cause de mes résultats scolaires en dents de scie - brillante en biologie et parfois en histoire, selon que j'aime le prof ou pas, mais nulle dans le reste. À cause de mon comportement, au collège puis au lycée, solitaire, « introvertie », disent-ils, mais bagarreuse, méchante selon certains. Méchante, oui, parce que je préférais me battre quand on se moquait de mon prénom, de mon air de garçon, de mes « fringues

de clocharde », de mes nuits et de mon vocabulaire de « geek »... Je leur cassais la gueule, à mes chers condisciples, du moins j'essayais, et même si je n'avais pas toujours le dessus avec les garçons, ils ne recommençaient pas (les filles, elles, se taisaient depuis longtemps en ma présence, elles se vengeaient dans mon dos, j'avais le dos large).

Ma mère a été convoquée tant de fois...

J'ai été renvoyée de deux établissements. C'est donc ma responsabilité pleine et entière si ma mère « ne s'en sortait plus ». À cause de moi qu'elle ne savait plus comment faire ». À cause de moi si nous sommes séparés, désormais, mon frère avec elle et le nouveau compagnon qu'elle a choisi - ils sont partis s'installer dans un hameau, en Bretagne -, et moi, je suis à Lyon, chez mon père. Je pense qu'elle a été soulagée de ne pas m'emmener dans leur déménagement à Dourdu.

Je l'ai été, aussi.

Mais quelles que soient mes fautes, ai-je mérité qu'on m'enlève Nathan, mon seul confident, mon ami de douze ans ?

Mon père était heureux de m'accueillir.

Il me l'a dit. Il m'a trouvé une place dans le meilleur lycée de Lyon, en terminale - et vu mon dossier scolaire, j'imagine qu'il a dû sévèrement faire jouer toutes ses relations.

Il m'a promis qu'il m'aiderait à faire mes maths, ma physique, qu'il m'aiderait à devenir, comme lui, docteur en biologie - parce que c'est ce dont je rêve. Il m'a affirmé que nous serions comme « deux coqs en pâte », dans son trois-pièces, en centre-ville, qu'il me ferait découvrir la ville, que je m'y sentirais mieux qu'à Paris... Le soir même de mon arrivée, il a dû retourner au boulot, parce qu'il avait une culture de germes qui n'attendrait pas le lendemain. Et je pense qu'il m'a presque oubliée.

Depuis quinze jours, il rentre tard, repart tôt, et me jure qu'il va se prendre trois jours de « break complet » pour que nous « refassions connaissance ». Je crois qu'il le croit.

Je sais que cela n'arrivera pas, ou trop tard, quand il aura tout gâché.

Je n'ai eu personne à qui raconter cette nouvelle rentrée, dans ce nouveau lycée. Je n'ai pas voulu confier à Nathan par mail ou SMS que je me sentais seule, et triste, et délaissée - plus étrangère que jamais. Alors, je m'en suis délestée à ma manière, comme je le fais depuis trois ans.

Chaque nuit, je vais sur *Warriors of Time*.

Avec mon avatar, Lady Rottweiler, je participe au forum. Et je recrée un monde où les filles ne portent pas de prénoms de garçons, où elles sont des bimbos dangereuses et armées, où les hommes sont des chasseurs - j'invente un monde où personne ne croit plus à l'amour éternel entre un homme et une femme, entre une fille et ses parents trop occupés, où chacun sait que ce sont des mensonges.

Dans ce monde idéal, nous aurons corrigé les erreurs.

Il n'y aura plus d'arrangements avec la vérité, plus de personnes qui prétendent vous aimer et agissent *a contrario* ; il n'y aura plus que la guerre, des frères et des sœurs d'armes, et des ennemis à combattre.

- Jules

Parfois je me demande pourquoi ils nous ont mis au monde. Mes parents travaillent dans le marketing. Entre leurs voyages et leurs dîners d'affaires, ils sont rarement là. Je ne dirais pas que nos baby-sitters nous ont élevés, mon grand frère et moi, mais je dirais que j'ai rarement vu mon père et ma mère rentrer avant 21 heures à la maison.

Je m'appelle Jules. J'ai quinze ans et je vis à Paris, près du jardin du Luxembourg.

Je sais que Pierre, mon frère, se défonce. Heureusement pour lui, son cerveau semble assez développé pour donner le change à deux niveaux : scolairement, il tient la route, psychologiquement, il cache bien son jeu. Personne ne se doute qu'il part en vrille. Personne, sauf moi.

Un jour, j'avais treize ans, je l'ai surpris en train de fumer un joint dans la salle de bains. Je l'ai engueulé, je suis contre tous ces trucs-là, toutes ces drogues. Lui, il m'a dit que je ne devais pas m'inquiéter, que c'était juste un délire, que c'était cool, qu'il s'éclatait, qu'il contrôlait et que je ne devais surtout rien raconter à personne.

Je lui ai obéi, je n'en parle jamais ni avec mes parents ni avec lui. De toute façon, j'ai autre chose à faire depuis que j'ai découvert le jeu en ligne *Warriors of Times*. Je suis Spider Snake, un mercenaire ultra-puissant dans le monde d'Ukraïn. Je suis même devenu l'un des experts de WOT. Le maître de jeu, Khronos, me consulte, les joueurs m'écoutent ; les plus forts d'entre eux, ObiFour, Lady Rottweiler, Oilgofracs, Koridwen ou même Chevalier Adrial, me respectent.

Le problème, c'est que, contrairement à Pierre, je ne suis pas assez intelligent pour tout concilier, mon implication sur Ukraïn n'a pas été sans conséquences sur mes résultats au collège. J'ai chuté progressivement au cours de ma troisième, passant d'un laborieux 11 de moyenne générale au premier trimestre à un lamentable 6,5/20 à la fin de l'année, accompagné d'un commentaire catastrophé des professeurs : *Élève désinvesti, résultats en chute, redoublement fortement conseillé*.

J'ai redoublé.

Et là, tout à coup, ça a réveillé mes parents.

J'ai l'impression qu'ils ont pris conscience de mon existence parce que j'étais minable au collège. J'ai surpris une discussion cet été chez mes grands-parents ; ils essayaient de rassurer ma mère, qui en était au point de se demander ce qu'elle allait pouvoir faire de moi... Ses mots m'ont fichu une de ces hontes ! Heureusement, mon grand-père a toujours été là pour me redonner confiance : « Je lui ai appris à faire du vélo, je peux bien le désintoxiquer de son ordinateur, notre Julot. » Sa voix rieuse résonne encore à mes oreilles.

Peu de temps après ma seconde rentrée en troisième, mes parents m'ont offert un chaton ; j'en rêvais depuis des années et ils avaient toujours refusé. Trop de poils, trop de temps, trop de contraintes. C'est un chat de gouttière noir et blanc, il s'appelle Lego et je l'ai adoré à l'instant où je l'ai tenu entre mes mains.

Ma mère rentre désormais plus tôt du travail, mon père me traîne au tennis tous les samedis. Bien plus que taper dans la balle, j'aime goûter avec lui à la brasserie de la porte d'Orléans après notre partie. Il me paye une tarte au

citron meringuée et un chocolat chaud, sans se préoccuper de mes problèmes de poids, dont mon frère, lui, se moque souvent. À l'entendre, je vais finir obèse, mais j'ai toujours été costaud ; quand je faisais du rugby avec mes meilleurs potes, Jérôme et Vincent, j'étais un très bon talonneur. J'ai arrêté parce que j'en ai eu marre de me faire cogner sur le terrain, de me casser le dos dans la mêlée, d'avoir l'estomac retourné par la pression avant chaque match. Du coup, je passe moins de temps avec mes anciens amis, d'autant qu'ils sont au lycée, forcément, c'est plus compliqué de les voir. Et ils m'ont fait comprendre qu'ils en avaient marre de WOT.

Depuis le début des vacances de la Toussaint, mes parents ont décidé de « me donner des limites », ils me confisquent mon ordinateur la nuit. Ils me privent de mon plus grand plaisir, du seul univers où j'ai des objectifs, des challenges, des réussites et des potes. Pendant ma dernière partie, j'ai même partagé une mission avec Koridwen, LA stratège la plus réputée de WOT, c'était génial.

Rien ni personne ne m'empêcheront de progresser sur Ukraïn, surtout pas la psy que je suis obligé de consulter. « Est-ce que tu veux bien me parler des différences entre tes amis virtuels et tes amis dans la vraie vie ? » Je m'en fous de sa question débile, je m'en fous de la différence, tant que je peux jouer avec eux. La psy a rendu un rapport catastrophique à mes parents sur mon état de *geekitude* avancé. Mais je m'en fous aussi, j'ai une bataille à gagner pendant la guerre des Mineurs, j'ai besoin de minerai de fer. Je suis Spider Snake et je ne peux pas me permettre de ne plus jouer la nuit. Mes parents ne comprennent pas que je suis sur le point de réussir à changer le cours de l'histoire d'Ukraïn. J'ai atteint un tel niveau que je parviens à remonter de plus en plus loin dans les Périodes antérieures, à voyager dans le passé pour modifier le présent.

--- Koridwen

Je m'appelle Koridwen. C'est mon vrai prénom. Nous ne sommes qu'une dizaine à le porter et presque toutes dans ma région, la Bretagne. C'est ma grand-mère qui l'a

choisi. Koridwen est l'héroïne d'une légende celte. C'était une magicienne, un peu sorcière, qui avait le pouvoir de se transformer en lévrier, en loutre ou en épervier. Elle rattrapait ainsi tous ses ennemis, qu'ils habitent la terre ferme, le ciel ou les rivières. Elle se changeait aussi en poule noire, mais ça, c'était quand même moins glorieux. Elle habitait un château immense, était entourée d'amis fidèles et de serviteurs aux petits soins. Elle maniait l'épée, montait de fougueux destriers, préparait des potions magiques qui pouvaient instruire et rendre sage. Elle s'habillait avec de longues robes cousues dans des étoffes précieuses et portait des bijoux d'or très graphiques.

Moi, je vis dans un hameau perdu où je m'ennuie à mourir. J'habite dans la vieille ferme de mes parents. Je manie plutôt la fourche, je prépare des nouilles au jambon un peu collantes et je conduis un tracteur déglingué ou une mobylette du siècle dernier. Je porte des bottes en caoutchouc kaki, surmontées d'une salopette trop grande, d'un tee-shirt informe. Je planque mes longs cheveux auburn sous une casquette publicitaire pour un apéritif anisé que mon père apprécie un peu trop. Dans cet accoutrement, on ne risque pas de me confondre avec la Koridwen des temps anciens.

C'est aussi pour ça que je laisse les gens m'appeler Kori, qui sonne comme un banal prénom anglo-saxon.

À la maison, pendant le week-end, c'est mortel. Je ne peux jamais traîner au lit. Ma mère se débrouille pour me réveiller avec des bruits de vaisselle. Chaque samedi, vers sept heures, elle sort les assiettes, les plats et les casseroles pour nettoyer à l'eau de Javel l'intérieur des placards. Alors, je mets des vêtements de travail et vais aider mon père. Et peu importe la tâche, je m'adapte car je sais tout faire. Il me sourit quand j'arrive. C'est sa manière de me dire : « Bonjour Koridwen. Je suis content que tu viennes me filer un coup de main ce matin. Tu es une bonne fille et je t'aime. » Enfin, c'est ce que j'imagine que contient son sourire à ce moment parce que ces mots-là, il ne les prononce jamais. J'aime le contact des animaux. Eux, je les comprends. Si on les nourrit, si on renouvelle leur litière, si on fait attention à eux, ils sont contents. Les vaches

donnent du lait chaque jour et un veau chaque année. Elles ne font jamais la gueule pendant des jours, ne se cachent pas derrière la grange pour pleurer, ne s'énervent pas soudain pour des conneries.

Je ne déteste pas les travaux répétitifs parce qu'ils n'encombrent pas mon cerveau et laissent mon esprit libre de se faire des films. Je me projette dans des aventures où je pourfends des dragons, où des princes se battent jusqu'à la mort pour gagner mon amour.

Le reste de la journée passe toujours très vite. Je vais faire les courses avec ma mère au Leader Price du coin en fin d'après-midi. Après le repas du soir, mon père ressort voir des copains en ville. Ma mère nettoie encore des heures ce qui nous sert de salon.

Depuis trois ans, j'ai un ordi dans ma chambre. Cela ne remplace pas un frère ou une sœur, mais ça comble un grand vide. Je peux y retrouver Cindy sur Facebook. Mais surtout, je peux rejoindre mes amis du Jeu. Quand je dis mes amis, je ne les connais qu'au travers des combats ou quand on se concerte sur le forum avant de lancer une attaque. Mon prénom bizarre me sert de pseudo et je n'ai même pas été obligée d'y accoler un numéro derrière. Des fois, je me demande à quoi ressemblent ces guerriers farouches ou ces indomptables amazones. Mais je sais que jamais je ne les rencontrerai en vrai et c'est sans doute mieux car je n'ai pas un physique pour l'aventure. Ce jeu, c'est comme un refuge, un espace où les actes sont sans conséquences, où on n'a pas de remords et où tout est possible. Au bout d'un moment, j'en viens à oublier que je suis une petite bouseuse.

Depuis la rentrée, je suis pensionnaire au lycée à Morlaix. C'était prévu depuis longtemps que je quitte la maison en seconde, mais j'ai eu peur jusqu'au bout que mes parents ne veuillent plus me lâcher. Ils auraient pu prétexter des problèmes de fric car, bien qu'ils touchent des aides, ils sont quand même dans la galère.

Je partage une chambre avec Cindy que je connais depuis la maternelle. On en a rêvé longtemps, de ce moment. Avoir notre chambre à nous, comme deux sœurs. Morlaix, ce n'est ni Rennes ni Paris mais au moins c'est une ville. C'est

vrai que, pour l'instant, on se sent un peu perdues et on ne profite pas trop des activités du soir. On a l'impression que les autres se connaissent tous et qu'on les dérange. On reste dans notre chambre à fantasmer sur des gars de terminale et de première qui ne savent même pas qu'on existe.

Quand on me demande comment j'imagine ma vie plus tard, je ne sais pas quoi répondre. Depuis que je suis petite, j'ai la conviction qu'on ne décide de rien, que le futur est déjà écrit et qu'on ne peut rien y faire.

—

Yannis

On est en 1965. Dans ce monde, la Première Guerre mondiale fait encore rage. Je suis le second lieutenant James Anderson, des forces alliées. Un immense empire russo-mongol s'étire de l'Atlantique à Vladivostok, et je dois...

— Yannis, tu bouges tes fesses ou quoi ?

Je dois combattre le baron Nikolai Aleksandrovitch Ugenberg, un fou à la folie meurtrière. L'empire russo-mongol...

— Yannis ! Franck t'attend, je te signale !

— Ouais, ouais, *mum*, c'est bon, c'est bon, j'arrive...

Retour IRL (*In Real Life* - dans la vraie vie). De toute façon, ce jeu de tir n'est vraiment pas top en fin de compte, même si j'aime les histoires où le passé est modifié ; on appelle ça de l'uchronie. J'ai trouvé mille fois mieux ces derniers temps. Ça s'appelle *Warriors of Time* (WOT pour les intimes). Dans cet univers fictif, on peut voyager à travers le temps, le passé mais aussi le futur, et prélever des armes d'une époque pour s'en servir dans une autre. C'est tellement prenant qu'il ne vaut mieux pas que je m'y plonge quand je sais que mon prof de soutien en maths doit arriver d'une minute à l'autre. En réalité, ce n'est pas un vrai prof, c'est notre voisin étudiant. Je ne suis vraiment pas mauvais en français parce que j'adore lire, mais pour le reste, je ne suis pas assez bosseur, paraît-il, et avec les maths, ça ne pardonne pas.

Question études, mes parents angoissent un max, genre : « Maintenant c'est du sérieux, t'as déjà de la chance d'avoir été accepté au lycée, gâche pas ça, etc. » Je ne vois pas

comment je ne pourrais pas me rendre compte de cette chance supra-ordinaire, vu qu'ils me rabâchent ça au moins cinquante fois par jour. Bon, d'accord, j'exagère, mais pas loin. Pourtant, eux n'ont pas fait de longues études, alors ils pourraient me lâcher les baskets. Papa est gérant d'une supérette, près de chez nous, dans le quartier du Panier (en plein cœur de Marseille), et Maman est agent de service dans une école maternelle. On n'est pas super-riches, mais ça va, on n'est pas à la rue, quoi.

Pfou, j'ai trop envie de me mettre sur WOT... Ce jeu me déstresse. Et, en plus, je suis en contact avec des gens de tous les coins de France. Papa dit que ce n'est pas comme ça que je vais découvrir le monde. Il ne comprend rien. Personne ne comprend rien. Les adultes vivent tous encore dans une autre époque. Aujourd'hui, tout est à portée de clavier et, pour réussir dans la vie, on n'a besoin de rien d'autre que de maîtriser les réseaux sociaux. Et puis ce jeu est le seul lieu où l'on ne me parle pas de chômage, de crise et de compétitivité. J'en ai trop marre de tout ça. On nous presse comme des citrons. Tout ça pour coller à une société déjà dépassée. Je ne peux être vraiment moi que quand j'active mon avatar. Et je n'ai envie que de ça.

— Yannis !

— J'arrive !

Mon grand pote RV, enfin Hervé, quoi, me reproche parfois de devenir un *nolife*. C'est mon copain depuis tout petit. On a fait plein de conneries ensemble, comme poser des pétards dans les pots de fleurs des vieilles du rez-de-chaussée. Je ne connaissais pas ce mot, *nolife*, avant que je comprenne que RV se plaignait juste que je ne sorte pas autant qu'avant. Pourtant, je me promène pas mal avec mon skate, et surtout avec Happy. C'est juste que je ne sors pas assez longtemps pour que ça vaille la peine d'appeler RV. Et puis il n'a qu'à se mettre à WOT, on serait tout le temps en lien.

Happy, c'est mon chien. En ce moment même, il est vauté de tout son long sur mon lit. C'est un bâtard qui doit descendre du border collie. Je le caresse et il grogne de plaisir... J'entends derrière la porte le souffle de Camila, ma sœur de neuf ans.

— Maman, Yaya, il se dépêche même pas !

Je me retiens de l'envoyer balader. Si seulement je pouvais changer le cours de l'histoire en vrai, comme dans ce jeu ! Le cours de *mon* histoire, genre j'aurais des parents super-riches et plus à m'en faire pour mes notes et tout le bazar. « Papa vous donnera un chèque », ça serait mon sésame dans la vie. Trop fass. Allez, il faut bien y aller, quand même. Je vais encore en bouffer, des équations et démonstrations. Mais après, je pourrai enfin m'installer devant mon ordi. Rien qu'en m'asseyant, je sentirai toute la tension de la journée fuir de partout, de ma tête, mon torse, mes mains, mes jambes, partout. Je pousserai un long soupir. Je fermerai les yeux et je laisserai le calme m'envahir en voyant les avatars des copains en ligne.

Je promettrai à ma mère que je ne jouerai pas plus d'une heure. Et j'y croirai, à cette promesse. Je n'ai pas envie de lui faire de la peine non plus, avec tout ce qu'elle supporte déjà dans sa vie. J'y crois toujours à ce que je dis, de toute façon, et même à ce que je rêve. Quand je suis dans mon monde, je me sens capable de tout.

C'est ce que je me dis encore, après le cours donné par Franck, quand je réalise qu'à une heure du mat', je vis toujours la vie de mon avatar.

Je m'appelle Adrial et je suis en train de sauver le monde.

Vincent Villeminot (Stéphane), Carole Trébor (Jules),
Yves Grevet (Koridwen) et Florence Hinckel (Yannis)

En résidence courte à La Marelle en avril 2013.

*Vincent Villeminot, 42 ans,
est notamment l'auteur de la trilogie Instinct
et du diptyque Réseau(x), chez Nathan.*

*Carole Trébor, 41 ans,
est notamment l'auteur de la trilogie
Nina Volkovitch, chez Gulfstream.*

*Yves Grevet, 53 ans,
est notamment l'auteur de la trilogie Météo
et du diptyque Nos, chez Syros.*

*Florence Hinckel, 41 ans,
est notamment l'auteur de *Bleue, chez Syros,
et de L'été où je suis né, chez Gallimard.*

Les Chroniques



Parutions récentes publiées
par les auteurs reçus à La Marelle :
petite recension sentimentale

Mon ami le banc

Emmanuel Darley
Actes Sud-Papiers / Hey•ka Jeunesse, mai 2015

Emmanuel Darley était en résidence
à La Marelle en mai et juin 2014

Caméra fixe.

Un banc public.

Oublié.

Un des derniers sans accoudoirs tronçonnant l'assise, empêchant de s'allonger. Offert aux intempéries. Peinture non rafraîchie, boiserie usée au rythme des corps étirés, délassés, entrelacés. Entrechocs. Menuiserie écornée, gravée. Une chaîne cadénassée à demeure à son pied.

Habitat précaire.

Le jour, sous ses planches, il héberge un paquetage déployé chaque soir par son hôte qui se love pour la nuit. Au lever du jour, observatoire éphémère : les moineaux ne s'y trompent pas. Elle s'étire, replie son baluchon, le range à sa place, s'échappe sans se retourner. Un pas devant l'autre.

Accumulations.

Sans rendez-vous. Ballet aléatoire d'inconnus qui se côtoient sans se voir, se frôlent, s'évitent, s'attardent ou ne font que passer. Tentatives de conversations, sourires, inquiétudes, interrogations. Regards fuyants, attentifs, dans le vide ou happés par les plaisirs de l'observation et de l'oisiveté. Bavardages. Sur rendez-vous. Gestes attentionnés. Rituels. Rendez-vous manqués. Haussements d'épaules. Faits et gestes

d'assortiments inattendus. Une chorégraphie des amours et des amitiés pas faciles s'y est invitée.

Acrobaties d'enfants.

Il affiche complet.

Absences momentanées et répit par temps de pluie.

Témoin réel, il rêve.

Dessus et dessous ses courbes d'accueil, d'attente et de solitude, d'ensemble ou de discordes, il craque sous le poids des pensées et des non-dits. Il reconnaît les silences, les rumeurs, les harmonies déplacées, les tentatives d'échappées, les doutes, les imaginations débordantes, les temps suspendus et les espoirs échafaudés. D'histoire en histoire, il a tout vu, tout entendu, tout supporté.

Cours du temps.

Instants inoubliables pour celles et ceux qui auront voulu être là... ou pas.

Mon ami le banc est un texte de théâtre d'Emmanuel Darley, illustré par Chloé Pérarnau. Il se situe dans une cour d'école. Un banc y accueille les enfants esseulés face à la tyrannie d'une bande de filles et des airs qu'elles se donnent. Les regards, les attirances et les désirs de Mûre et Gilles, leur rencontre, auront raison de la jalousie, des rumeurs et des surnoms, jusqu'à donner envie de « trouver, pareil, un banc. Un banc avec un moineau dessus ».

Marie D•minique Russis

Les Dames blanches

Pierre Bordage
L'Atalante, mai 2015

Pierre Bordage était invité en décembre 2014 à la Bibliothèque départementale des Bouches-du-Rhône, dans le cadre du cycle de rencontres « Paroles d'auteurs ».

Pierre Bordage est un de ces auteurs qui façonnent un imaginaire, surtout quand on les rencontre tôt, car ils proposent des récits-mondes, qui portent en eux à la fois les règles et la solution de leur jeu, un jeu bien souvent fascinant. C'est en lisant ses *Guerriers du silence* que je me suis ouvert, adolescent, à la science-fiction. J'y ai découvert un monde de planètes lointaines, de moines guerriers futuristes, mais surtout un univers peuplé de créatures plus grandes que l'homme, aux logiques parfois incompréhensibles, d'êtres grandioses voyageant de planète en planète avec nonchalance, évoluant dans des temporalités inaccessibles aux mortels que nous sommes. Plus qu'un récit, ce sont des images qui me sont restées, des scènes, des idées mises en histoire.

J'ai retrouvé Pierre Bordage récemment, à l'occasion d'une rencontre organisée à la Bibliothèque départementale de Marseille. J'ai vu un homme dont le flot d'écriture, le flux d'imagination, dépasse lui aussi l'entendement du mortel, mais surtout un écrivain habité par la même image, la même préoccupation qui m'avait marquée des années auparavant : celle d'un monde dans lequel l'homme n'est pas la plus grande des choses, ni la plus belle, encore moins la plus durable.

Son dernier roman, *Les Dames blanches*, se déroule sur Terre, une Terre soudainement envahie par d'étranges formes

rondes de plusieurs dizaines de mètres à la forme d'œuf, que les hommes ont vite surnommées « dames blanches. » Ces dames étranges semblent attirer à elles les jeunes enfants. Quelles que soient les précautions prises par leurs parents, par les gouvernements, par l'armée, certains enfants, âgés de deux à quatre ans, disparaissent peu à peu. Et les œufs gigantesques se multiplient, grossissent, perturbant par leurs ondes les réseaux magnétiques. Voilà presque l'intégralité de l'histoire résumée en quelques lignes, car l'idée est simple, et elle se tient tout au long de l'histoire.

Ce roman n'a pas pour ambition d'ajouter un titre à la longue liste des récits catastrophe ou des guerres des mondes apocalyptiques. Le récit joue sur les mêmes cordes en apparence : un cataclysme mondial, vu à travers le regard de quelques personnages dont les destins s'entremêlent. Sauf qu'il s'agit du récit d'un monde qui met longtemps à mourir, très longtemps, car les personnages nous sont montrés à travers deux générations, sur plusieurs décennies. *Les Dames blanches* est une fable sur le destin inéluctable de l'humanité, sur son asphyxie lente et aveugle. Confrontée à une présence visiblement plus grande qu'elle et totalement incompréhensible, l'humanité s'obstine à accélérer le pas, au lieu de réfléchir au chemin qu'elle emprunte : elle lance contre ces dames blanches des bombes de plus en plus grosses, sans aucun résultat. Alors, se dit-elle, puisque seuls les enfants semblent pouvoir pénétrer dans ces êtres, pourquoi ne pas attacher des bombes sur eux ? Quitte à sacrifier tous les orphelins, puis à enrôler les premiers-nés de chaque famille, pourquoi pas ?

C'est une apocalypse lente que Pierre Bordage raconte, et l'invention de ces dames blanches permet de rendre la fable presque abstraite : ces enveloppes vides peuvent représenter n'importe quel danger qui menacerait l'homme. La question que pose le livre n'est pas « l'humanité est-elle menacée ? », mais plutôt « face à un phénomène mondial qui la menacerait, comment réagirait-elle ? ». Si tant est que les dames blanches constituent une menace, ce à quoi personne ne prend la peine de réfléchir. Alors, certes, pas de moines guerriers ni de

vaisseaux interstellaires ici, mais il y a au moins une grande réussite dans ce dernier roman de Pierre Bordage, celle d'avoir évité les deux poncifs actuels que sont l'apocalypse spectaculaire et la naïve parabole écologique. En résulte une fable efficace qui réfléchit aux errances de l'homme et lui rappelle qu'il n'occupe qu'une toute petite place dans l'univers.

Silvia Florio

BRÈVE NUMÉRIQUE

Christian Garcin est un écrivain dont trop peu aujourd'hui reconnaissent la réelle qualité littéraire. Il est pourtant à placer à la même hauteur qu'un Jean Rolin, qu'un Jean Echenoz ou qu'un Pascal Quignard, et son œuvre abondante, composée de récits courts (voire très courts), de romans, de carnets de voyage, de poèmes ou d'essais, ne cesse de se ramifier et d'amplifier son propos, depuis *Sortilèges* (Champ Vallon, 2001) et *Le Vol du pigeon voyageur* (Gallimard, 2000). Ses textes, parmi lesquels on peut signaler *Selon Vincent* (Stock, 2014), *La Piste mongole* (2009, Verdier) ou *Des femmes disparaissent* (2011, Verdier), font souvent écho à d'autres, antérieurs ou en devenir. Ils contiennent des portes dérobées et des passages invisibles qui mènent d'un livre à un autre, d'une géographie à une autre, d'un imaginaire à un autre. Ses personnages flottent, ses phrases aiment la digression, mais, comme pour compenser un univers parfois insaisissable, Christian Garcin l'émaille de

descriptions minutieuses, fruits de ses observations et de ses voyages infatigables à travers le monde.

Il propose actuellement sur remue.net une série de textes et images avec le photographe Patrick Devresse, dont le regard « vigilant » s'accorde parfaitement aux mots de l'écrivain. Une photo, un texte court, et un dialogue qui prend forme immédiatement dans cette juxtaposition, tout en s'installant dans la durée et le temps de la complicité. Un petit côté japonais (Garcin est un grand amateur de paysages et de littératures d'Orient), un petit côté Brautigan (légèreté et humour délicat), et une gravité qu'on ne découvre que peu à peu (l'entreprise a démarré en avril 2015 et se poursuit encore). Une fois de plus, Christian Garcin montre qu'aucune de ses entreprises textuelles n'est en marge de son œuvre.

Mini-fictions, Christian Garcin
et Patrick Devresse
remue.net, rubrique « Chroniques ».

41

Erratum

La première chose que je peux vous dire..., numéro 5, page 38

Il faut compléter le texte de présentation ainsi :

« *Shams et les poissons du désert* est une commande de La Maison du Théâtre de Jasseron, qui a accueilli Amira-Géhanne Khalfallah en résidence d'écriture en octobre 2013, dans le cadre d'une collaboration avec Émilie Flacher et la Compagnie Arnica autour du projet *Écris-moi un mouton*. »

42

Les contributeurs

Silvio Florio

est enseignant de français dans un collège REP+ à Marseille.

Marie Dominique Russis

a une formation en Sciences de l'éducation (Paris 8). Elle travaille dans l'univers du livre et de la littérature à Marseille.

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huett-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophthalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le Certificate of Excellence in Type Design du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu Favorite Font of 2007 et Paul Shaw comme l'une des Ten Typefaces of the decade dans Imprint. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

L'association Des auteurs aux lecteurs bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA, de la Sofia.

43

Achevé d'imprimer à Marseille en janvier 2015 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle, association Des auteurs aux lecteurs.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : septembre 2015



6 euros
ISSN 2274-3154